

La confrontation des points de vue dans «Des hommes  
dans le Soleil» de Ghassan Kanafani

مواجهة وجهات النظر في رواية "رجال في الشمس" لغسان كنفاني

Dr. Mohga Mostafa Atteya  
Associate professor- French department  
Faculty of Arts-Helwan University

د. مهجة مصطفى عطية  
أستاذ مساعد بقسم اللغة الفرنسية  
كلية الآداب - جامعة حلوان



**The confrontation of points of View  
in Ghassan Kanafani's novel *Men in the Sun***

**Abstract**

This article is a question of analyzing the points of view in the Palestinian novel, *Men in the Sun*, by Ghassan Kanafani. The novel recounts the itinerary of three Palestinian travelers to Kuwait, where they were dead due to suffocation in a cistern. The study of the three travelers' points of view helps in understanding their motives to do it. The study uncovers also the analysis of the points of view of the smugglers who take advantage of the poverty of the occupied Palestine people. The divergence between their points of view and the one of the three Palestinians reflects the antagonisms that oppose them. The three travelers recount in detail their past and present. After their accidental death, the final part of the novel reveals the Palestinian smugglers' point of view by asking a crucial question: Why they did not knock on the cistern to get help?

**Keywords:** co-enunciation, over-enunciation, under-enunciation, dissension, auto-dialogical reduplication, hetero-dialogic separation

**"مجابهة وجهات النظر في رواية "رجال في الشمس" لغسان كنفاني**

**الملخص:**

ترتكز هذه الدراسة على تحليل وجهات النظر المختلفة في رواية "رجال في الشمس" للكاتب الفلسطيني غسان كنفاني، حيث يسرد خط سير ثلاثة فلسطينيين متسللين عبر صحراء العراق من أجل الوصول إلى بلد الثراء "الكويت". رحلة شاقة تنتهي بموتهم خنقاً في صهريج مياه لسيارة عملاقة.

إن عرض وجهات النظر لهؤلاء الثلاثة يساعد على فهم الدوافع والأسباب التي أدت إلى القيام بالرحلة، هذا إلى جانب تحليل وجهات نظر المهربين الذين يستغلون فقر وعوز هؤلاء الهاربين من أرض فلسطين المحتلة. إن اختلاف وجهات النظر بين المهربين والهاربين يعكس التباين الشديد بينهما. كما يستبطن الفلسطينيون الثلاثة أثناء الرحلة الماضي بوصف دقيق لما حدث ويحدث لهم في الحاضر. ويأتي الجزء الأخير من الرواية ليوضح وجهة نظر منفردة للمهرب الفلسطيني الذي تسبب في موتهم وطرحه سؤالا شائكا ألا وهو: لماذا لم يدقوا جدران الخزان؟ ...

**الكلمات المفتاحية:** وجهات نظر، المنطوق مع الموافقة، المنطوق مع الموافقة الظاهرية، المنطوق مع التحفظ، المنطوق مع المخالفة، الحوار مع الذات، الحوار مع الآخر

## **La confrontation des points de vue dans. «*Des hommes dans le Soleil*» de Ghassan Kanafani**

L'année 1948 a été témoin de la destruction systématique des villes et des villages palestiniens, ainsi que des massacres féroces effectués à l'égard de leurs habitants, par des gangs sionistes armés visant à expatrier près de trois quarts de million de Palestiniens de leur terre natale (PAPPE 2006: 68-69). De leur côté, les écrivains palestiniens, témoins des souffrances vécues par les citoyens et des actes barbares commis par les sionistes à leur égard, exprimaient leur droit à une vie libre et sécurisée. Parmi ceux-là, on cite le romancier, journaliste, critique et peintre Ghassan Kanafani\*(1936-1972) considéré comme l'un des plus importants écrivains du Monde Arabe du XX<sup>ème</sup> siècle. Il a soutenu son peuple, non seulement par ses textes historiques concernant la grande révolte de 1936-1939, ses analyses de la littérature de la résistance en Palestine, mais aussi par ses œuvres dans lesquelles il se faisait le champion de la cause palestinienne.

Notre étude portera sur l'un des principaux romans de cet écrivain: «*Des hommes dans le soleil*» dont les événements se passent en 1958, dix ans après cette période phare de l'histoire de la Palestine: la Nakba de l'an 1948; il relate le voyage de trois Palestiniens de différentes générations en quête d'argent. Un seul désir les a unis, celui de fuir leur atroce réalité et le dénuement dont ils souffrent dans les camps de réfugiés à cause des forces d'occupation sioniste. Ils n'ont qu'un seul espoir commun: partir au Koweït, ce riche pays pétrolier qui devient, à leurs yeux, un paradis terrestre où ils pourront accéder à un avenir prospère.

Les trois personnages se sont rencontrés à Basra après une expérience amère subie par chacun d'entre eux lorsqu'ils ont dû quitter clandestinement la Jordanie pour s'infiltrer en Irak, puisqu'aucun ne possédait ni carte d'identité ni passeport. Là, ils font la connaissance d'Aboul-Khaizaran, le passeur palestinien avide et sans merci; celui-ci les exploite, sous prétexte de les guider dans leur voyage dangereux au cours duquel ils étaient obligés de demeurer clandestins et de vivre dans des conditions inhumaines. Ils finiront pourtant par perdre leur vie aux portes de leur paradis présumé.

Au cours de cet itinéraire, les personnages du roman ne cessent d'exprimer implicitement ou explicitement leurs opinions et d'émettre des jugements sur leur pays natal, leurs proches, les passeurs qui les exploitent, et le voyage lui-même... Ces prises de position justifient leurs actes, déterminent leurs choix et influencent ainsi toute l'action. Aussi cette recherche portera-t-elle sur l'analyse des « manières de voir » ou « points de vue » des différents locuteurs et /ou énonciateurs. Mais, avant d'entreprendre l'analyse des énoncés, il convient de commencer par définir ces termes indispensables à notre étude.

D'après Ducrot, *«le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. Et sa position propre peut se manifester soit parce qu'il s'assimile à tel ou tel des énonciateurs, en le prenant pour représentant [...], soit simplement parce qu'il a choisi de les faire apparaître et que leur apparition reste significative, même s'il ne s'assimile pas à eux»*. Selon lui, les «énonciateurs» sont *«ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis; s'ils «parlent», c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles»* (DUCROT, 1984: 204-205). De son côté, Rabatel précise que *«l'énonciateur» est «la source des points de vue (PDV) qui s'expriment à travers la prédication de contenus propositionnels (CP), dans un énoncé»* (RABATEL, 2012c: 24).

Quant au **«point de vue» ou PDV**, notion-clé de notre recherche, Rabatel le définit ainsi: *«Le PDV correspond à la façon dont un sujet envisage un objet, à tous les sens du terme «envisager», que l'objet soit un objet concret ou un objet langagier. Quant au sujet, responsable de la référenciation de l'objet, il exprime son PDV soit directement, par des commentaires explicites, soit indirectement, par la référenciation, c'est-à-dire à travers les choix de sélection, de combinaison, d'actualisation du matériau linguistique, et ce dans tous les cas de figure, depuis les choix les plus subjectifs jusqu'aux choix apparemment les plus objectivants, depuis les marques les plus explicites jusqu'aux indices les plus implicites»* (RABATEL, 2009: 27).

Lorsque différents énonciateurs participent à la «*co-construction linguistique d'un même PDV*», trois cas peuvent se présenter: le premier en est la «*co-énonciation*» ou «*la coproduction d'un PDV commun et partagé*» par un Locuteur-Enonciateur principal  $L_1/E_1$  et un énonciateur second qu'il soit locuteur-énonciateur  $L_2/e_2$  ou non-Locuteur ( $e_2$ ). Dans ce cas,  $L_1/E_1$  d'une part, locuteur-énonciateur  $L_2/e_2$  ou ( $e_2$ ) de l'autre part, sont d'accord sur un même énoncé. Le deuxième est plus subtil, puisqu'il s'agit d'une «*sur-énonciation*» ou «*la coproduction d'un PDV surplombant de  $L_1/E_1$  qui reformule le PDV en paraissant dire presque la même chose tout en modifiant à son profit le domaine de pertinence du contenu ou son orientation argumentative*». Ainsi, l'accord entre  $L_1/E_1$  et  $L_2/e_2$  n'est qu'apparent; il laisse transparaître un sens implicite visé par  $L_1/E_1$ . Le troisième cas exprime un accord entre les différents énonciateurs, mais cet accord n'est pas parfait; c'est une «*sous-énonciation*» ou «*la coproduction d'un PDV «dominé»,  $L_1/E_1$ , le sous-énonciateur, reprenant avec réserve, distance ou précaution un PDV qui vient d'une source à laquelle  $L_1/E_1$  confère un statut prééminent*» (RABATEL, 2013: 37). Ainsi, la co-énonciation, la sur-énonciation et la sous-énonciation, baptisées par Rabatel comme des «*postures de l'énonciateur*», seront à la base de l'analyse du PDV des énonciateurs dans cette œuvre. Outre ces trois cas, Rabatel cite «*le dissensus*» qui exprime «*une discordance discordante par l'énonciation de deux points de vue opposés*» (RABATEL, 2012c: 35).

### **Le voyage vu par les voyageurs: désir lancinant et / ou appel de la Sirène :**

En étudiant les différents points de vue des voyageurs, l'on note qu'ils n'ont qu'une seule idée fixe: quitter leur pays natal et partir vers la recherche de la fortune; mais chacun y est poussé par une cause bien différente. Abou-Qays, ce vieil agriculteur qui a perdu sa maison et ses oliviers, a été contraint d'entreprendre cette émigration. Il était obligé de vivre, lui et sa famille, dans l'indigence, loin de son village. Le roman s'ouvre sur une scène bien expressive, où ce héros, arrivé en Irak, est en union parfaite avec la terre: «*Abou-Qays et la terre dans une étreinte amoureuse. Palpitations. La terre humide. Sous son corps. Comme un cœur fatigué. Un souffle de vie, du grain de sable à la plus infime partie*

*de son être. Cette palpitation [...] Un jour il en a même parlé à son voisin, avec qui il exploitait le champ là-bas sur cette terre qu'il a quittée il y a dix ans. Mais il s'est moqué de lui: « C'est le bruit de ton cœur, le tien, que tu entends ! ». **Quelle sottise! Et l'odeur alors? Qui déferle sur son front quand il respire, et jusque dans ses veines. Comme les cheveux de sa femme quand elle sort du bain, la même odeur, l'odeur d'une femme ruisselante d'eau froide, cheveux défaits sur son visage ... Et ces battements? Comme un oiseau tombé du nid, quand tu le prends dans tes mains pleines de tendresse et de compassion***»<sup>1</sup>(KANAFANI, 1977: 39-40).

Dans cet énoncé, L<sub>1</sub>/E<sub>1</sub> (le narrateur se met à la place de son personnage (par empathie)) commence par décrire les sentiments d'Abou-Qays envers sa terre et l'extase qu'il ressent dans cette «*étreinte amoureuse*». Il n'est d'abord qu'énonciateur second non locuteur (e<sub>2</sub>). Il mentionne alors les propos du voisin d'Abou-Qays, qui se moque de l'amour de celui-ci pour la terre. Puis, L<sub>1</sub>/E<sub>1</sub> continue en reproduisant directement le PDV d'Abou-Qays (l<sub>2</sub>/e<sub>2</sub>) «*Quelle sottise! Et l'odeur alors? ... cheveux défaits sur son visage*» car ces interrogations, ces exclamations ne pourraient être prises en charge que par Abou-Qays. Bien plus, dans la dernière phrase « ... *Et ces battements? Comme un oiseau tombé du nid, quand tu le prends dans tes mains pleines de tendresse et de compassion* », l'emploi des déictiques personnels (tu, toi) confirme qu'il s'agit bien du PDV d'Abou-Qays qui «dialogue avec des autres de lui-même, codés (L<sub>1</sub>'/E<sub>1</sub>')». C'est un DIL (Discours indirect libre) servant à une sorte d'embryon de monologue intérieur exprimant un cas de «*redoublement autodialogique (autre de soi) avec deux positions distinctes du même énonciateur*» (RABATEL, 2012c: 31-32). Cette représentation minutieuse du PDV d'Abou-Qays vise à mettre en relief les sentiments de nostalgie à l'égard de la terre palestinienne perdue et l'état d'âme de ce personnage qui s'est fortement uni au sol. Il est vrai que la terre sur laquelle il vit actuellement n'est pas la sienne, mais il éprouve le désir profond de revenir à son pays natal, la Palestine. En dépit des paroles de son voisin qui s'est moqué de lui, ce sont les battements de son cœur qui s'accroissent, ses émotions vives qui sont exprimées par des images expressives; chaque fois qu'il est étendu par terre, il sent son odeur, il lui

semble sentir les cheveux de sa femme sortant du bain après s'être rincée à l'eau froide. Ne pourrait-on voir aussi, dans l'image de cette femme qui vient de sortir du bain, une certaine allusion à l'union intime entre homme et femme, ce qui renforcerait l'amour charnel de ce héros pour la terre devenue, à ses yeux, l'incarnation même de la bien-aimée, en chair et en os ? Notons que l'énonciateur recourt à ce que Rabatel appelle une *anaphore associative*; il s'agit des expansions «correspondant à une *aspectualisation du focalisé*», qui «*entretiennent avec ce dernier une relation de nature anaphorique et de type partie/ tout pour les perceptions représentées ou de type fait/ commentaire (pour les pensées représentées)*» (RABATEL,1998: 50).

Dans l'énoncé déjà cité, l'énonciateur évoque *l'odeur, le visage, les cheveux* de la femme, ce qui donne du relief à l'image de la terre natale assimilée à cette femme. Quant à l'eau qui ne cesse de couler du corps de ce personnage symbole, elle est la source de toute vie: c'est une image qui transforme le lieu factuel en un lieu artistique reflétant le besoin vital de vivre sur cette terre...Malgré la distance qui la sépare d'Abou-Qays, elle restera ancrée dans sa mémoire. Bref, dans l'exemple précédent, il s'agit d'un cas de co-énonciation parfaite où (L<sub>1</sub>/E<sub>1</sub>) est bien d'accord avec le PDV de (e<sub>2</sub>), idée renforcée par le redoublement autodialogique.

Dans d'autres cas, le redoublement reflète plutôt une sur-énonciation qui dénote une concordance apparente entre les deux PDV de (L<sub>1</sub>/E<sub>1</sub>) et (L<sub>2</sub>/e<sub>2</sub>), comme dans l'exemple suivant:

« *Humide la terre? **Pense** un peu. La pluie d'hier sans doute ...Mais non il n'a pas plu hier! Sais-tu où **tu** es? As -**tu** oublié? Que peut-on attendre du ciel en ce moment, sinon chaleur et poussière?... En août as-tu oublié? Et cette route qui se perd dans l'infini, noire comme l'éternité ... L'as-tu oubliée? ... Mais non, mais non ...Il n'y pas d'arbres au Koweït, Saad l'a bien dit, et Saad il faut l'écouter parce qu'il en sait plus que **toi**, bien qu'il soit plus jeune. Tout le monde en sait plus que **toi*** » (KANAFANI ,1977: 40-44).

L'emploi du déictique « tu » et sa forme marquée « toi » mais aussi l'impératif « Pense », reflète bien ce redoublement. Or, L<sub>1</sub>/E<sub>1</sub>

(Abou-Qays qui s'adresse à lui-même) analyse son point de vue dans un triple but: premièrement, pour prouver son inexactitude et s'y opposer «*Mais non il n'a pas plu hier. Sais-tu où tu es?*», puis pour arriver à l'amère réalité «*Et cette route qui se perd dans l'infini, noire comme l'éternité...L'as-tu oubliée ?*», et enfin se reprocher son inexpérience non seulement par rapport à Saad (son ami qui a joué un rôle important dans l'incitation d'Abou-Qays au voyage), mais par rapport à tous les autres «*Saad il faut l'écouter parce qu'il en sait plus que toi, ...tout le monde en sait plus que toi*». Cette déformation du PDV de L<sub>1</sub>/E<sub>1</sub> montre qu'il s'agit donc, bel et bien, d'une sur-énonciation.

Dans d'autres cas, L<sub>1</sub> / E<sub>1</sub> exprime son PDV à travers un «*dédoublé hétérodialogique*» où il s'adresse à un «*autre que soi*» comme dans l'exemple suivant : debout face au fleuve de «*Chott al-Arab*», Abou-Qays se souvient des leçons de géographie où le maître d'école décrivait ce fleuve à ses élèves ainsi qu'à son fils : «*Le voilà à des milliers de kilomètres du village et de l'école, après mille et mille jours... Béni sois-tu maître Salim ! Quelle chance tu as eue d'avoir quitté ce monde une nuit seulement avant que notre pauvre village ne tombe aux mains des juifs...Tu as échappé à l'opprobre. Tu t'es épargné une vieille honteuse...Accepterais-tu de faire ce que je fais maintenant? De partir à travers le désert, avec tout le poids des années sur tes épaules. Destination: Le Koweït. Pour un morceau de pain...* » (KANAFANI, 1977: 42).

L'énoncé précédent exprime un cas d'une co-énonciation suivie d'une sous-énonciation. Au début, L<sub>1</sub> /E<sub>1</sub> (Abou-Qays) utilise les déictiques personnels «*je* » et «*notre* », comme s'il dialoguait avec le maître défunt. Or, ce dédoublement n'est qu'un alibi pour exprimer à quel point il enviait le sort de son maître, mort avant l'occupation et ayant ainsi échappé à «*l'opprobre* » et à «*une vieille honteuse* ». En outre, en «*dialoguant*» avec son maître, Abou-Qays met à nu le problème qui le tourmente «*Accepterais-tu de faire ce que je fais maintenant ? De partir à travers le désert.... Destination: Le Koweït. Pour un morceau de pain* ». Autrement dit, Abou-Qays se demande s'il a ou non raison d'entreprendre ce voyage. Au-delà de l'expression de son hésitation, bien évidente grâce à l'interrogation, on pourrait voir dans cette dernière phrase une sous-

énonciation: Abou-Qays, en avouant qu'il a accepté de « *partir à travers le désert* » uniquement « *pour un morceau de pain* », ne désapprouve-t-il pas ce voyage en en minimisant l'intérêt escompté ? Cette hypothèse de doute serait d'autant plus plausible si on compare cette situation avec l'image positive que se donne Abou-Qays du maître de son fils à qui ces paroles sont adressées. En effet, Maître Salim incarne pour lui un exemple sans précédent. Bien que ce professeur refuse de conduire la prière du vendredi et avoue ouvertement pendant une réunion de notables dans le salon du maire qu'il « *ne sai[t] pas [prier]* », il affirme hautement qu'il sait faire « *bien des choses. [Il] sai[t] tirer par exemple* » puis il ajoute: « *Si [les Juifs] attaquent, réveillez-moi, je pourrai toujours être utile* » (KANAFANI ,1977 :41- 42). Cette image sans égale à comparer avec tous les personnages du roman a si fortement imprégné Abou-Qays qu'il s'est souvenu de ce professeur plusieurs années après sa mort, à ce moment difficile et décisif de sa vie. En route vers l'Inconnu, Abou-Qays semble toujours hésiter : il cherche alors le maître Salim, le vaillant défenseur de la patrie à qui il veut demander conseil.

Quant au second voyageur, il a pris l'initiative du voyage grâce à l'aide de son oncle. En effet, celui-ci a donné à son neveu « *cinquante dinars* » pour qu'il « *commenc[e] à travailler* » et qu'il « *puiss[e] épouser Nada* », sa cousine (la fille de son oncle). En se rappelant cette scène, Asaad exprime son PDV non sans amertume: « ***Le chantage est odieux, mais que peut-il faire sinon ravalier son humiliation? Il aimerait lui jeter les cinquante dinars à la figure avec violence et mépris. Le marier avec Nada? Mais qui a dit qu'il voulait épouser Nada? Tout ça parce qu'ils sont nés tous les deux le même jour et qu'à l'occasion, leurs pères ont lu ensemble la Fatiha<sup>2</sup> Pour l'oncle, c'est un appel du destin. Il a bien déjà refusé une centaine de prétendants en racontant qu'elle était déjà promise. Mais bon sang! qui lui a dit qu'il voulait l'épouser? qui n'a jamais parlé de mariage? ...Il veut l'acheter pour sa fille, comme on achète un sac de fumier*** » (KANAFANI ,1977: 53).

Dans l'exemple précédent, il s'agit d'un cas de dissensus ou de « discordance discordante » par l'« énonciation de deux PDV opposés ». Le dissensus entre les PDV de Asaad et celui de son oncle est bien évident par le procédé de « *référenciation* ». En effet, « *les choix de*

*catégorisation (noms et verbes), de qualification (adjectifs et adverbes), de modalité et de modalisation, d'ordre des mots et des prédications, les choix de mise en relief indiquent la position de l'énonciateur par rapport aux objets du discours », c'est ce que Rabatel appelle « la référenciation du CP d'un PDV », notion « capitale pour la saisie de la position énonciative de l'énonciateur et pour l'interprétation du sens de l'énoncé » (RABATEL, 2012c : 24). Cette référenciation apparaît à travers certaines expressions dans l'énoncé précédent telles que :« *Le chantage est odieux* », « *son humiliation* », et par une série d'interrogations dénonciatrices réfutant l'idée de mariage *etc...* Il a désiré rendre les cinquante dinars à son oncle, non seulement cela, mais les lui jeter au visage avec toute la force de son bras et toute la rancune de son cœur ; il a contrôlé quand même sa colère avec sagesse avant qu'elle ne le domine et qu'il perde sa chance de partir au Koweït. Or, la Fatiha lue entre les pères depuis leur naissance, l'oncle la considère comme *un appel du destin*, le père « *veut l'acheter pour sa fille comme on achète un sac de fumier* ». Ainsi Asaad exprime une haine réprimée envers son oncle. C'est « *une sorte de monologue intérieur infra verbalisé...L1/E1 reconstruit empathiquement le PDV(e2) en organisant la référenciation de façon à exprimer la vision et les réflexions de (e2)* » (RABATEL, 2012c: 28). Ce dissensus entre ces deux points de vue nous a montré comment les circonstances et la dispersion familiale ont participé à la perte des valeurs sociales. Asaad a esquivé son oncle et a accepté l'argent tout en sachant qu'il n'a aucune intention d'épouser sa fille. C'est le moyen idéal d'échapper à l'enfer de la pauvreté, en ne tenant pas compte des traditions familiales.*

En ce qui concerne le troisième voyageur Marwan, il a dû quitter son école, abandonnant ainsi son rêve de devenir médecin. Il est forcé de prendre en charge sa famille depuis que son frère aîné, émigré au Koweït, et qui soutenait sa famille, a décidé d'abandonner cette responsabilité parce qu'il s'est marié... Son père, de son côté, quitte sa femme pour se marier avec une autre infirme mais riche ; d'où cette nécessité urgente pour Marwan de partir au Koweït cherchant ainsi à être un support financier pour sa famille. Notons aussi que ce jeune héros est capable d'exprimer successivement ou simultanément les PDV les plus

contradictaires. Sa première apparition dans le roman en est bien révélatrice: arrivé dans le bureau d'un passeur irakien, qui devrait le conduire au Koweït, il le provoque maladroitement à un tel point que le passeur finit par le gifler, l'insulter et le mettre à la porte. Ce jeune homme, qui n'a donc pas pu riposter, a ravalé son ignominie. Il est envahi par un amer sentiment d'humiliation. Or, une fois sorti de la boutique, les sentiments de Marwan ne sont plus les mêmes. Il passe, sans transition, par un état de « *bonheur mystérieux* », inexplicable, un « *enivrement* » comme s'il assistait à un film; c'est ce sentiment qui l'accompagne et lui donne l'impression que la vie est grande et vaste. Quelques instants plus tard, « *il vient de découvrir le pourquoi de cette euphorie [...] Il a écrit une longue lettre à sa mère ce matin de bonne heure, pour commencer la journée*» (KANAFANI, 1977: 60). Marwan, incapable de mesurer la situation critique où il se trouvait, fait preuve de la plus grande légèreté et d'inexpérience face aux dangers. Cette même contradiction au fond de lui-même se traduit dans son PDV exprimé sur son père. Ce dernier qui s'est remarié juste pour habiter dans une maison d'argile car il ne supporte pas de vivre dans les maisons boueuses des camps. La mariée est la fille de son ancien ami dont la jambe a été amputée lors du bombardement de Jaffa, et elle a pu acheter cette maison avec le montant du dédommagement. Ce PDV a été exposé en détail dans cette lettre à sa mère: «*Sa lettre était aussi limpide que le ciel. Comment a-t-il pu se permettre de traiter son père de «pauvre chien minable? [...] À vrai dire, il n'en veut pas à son père. Bien sûr, ce qu'il a fait est dégueulasse, mais qui oserait prétendre n'avoir jamais été guidé dans sa vie que par le bien. Il n'a aucun mal à comprendre son père et la situation dans laquelle il se trouvait, il veut bien pardonner mais son père, lui, pourra-t-il un jour oublier son crime? Avoir quitté ses quatre enfants* », - écrit-il dans sa lettre - «*t'avoir répudiée sans motif, et pour finir avoir épousé cette étrangère ...ça, il ne se le pardonnera pas le jour où il réalisera ce qu'il a fait. Moi, je ne veux haïr personne, et même si je le voulais je ne le pourrais pas...Mais lui, pourquoi donc a-t-il agi ainsi avec toi? Je sais que tu n'aimes pas qu'on parle de lui à la maison, je sais ...Mais à ton avis, pourquoi a-t-il fait cela? C'est du passé maintenant, il est parti et il n'y a aucun espoir qu'il nous revienne ...Mais pourquoi a-t-il fait cela?*

*Dis-moi, pourquoi?»* (KANAFANI, 1977: 60-61). Cet énoncé exprime un cas bien particulier de sur-énonciation où L1/E1 reprend le PDV de (e2) énonciateur non locuteur (la mère) pour exprimer sa colère envers lui tout en refusant de l'admettre, c'est un cas de dédoublement hétérodialogique où il s'adresse à un autre que soi. L1/E1 commence par «s'étonner» de son audace à qualifier son père de: «*pauvre chien minable*». Il poursuit donc, parfois en affichant sa bonne intention envers son père: «*A vrai dire, il (Marwan) n'en veut pas à son père* », le bien fondé du jugement de celui-ci: «*Mais qui oserait prétendre n'avoir jamais été guidé dans sa vie que par le bien.* », sa compréhension «*Il n'a aucun mal à comprendre son père et la situation dans laquelle il se trouvait*», son indulgence, «*il veut bien pardonner*» «*Moi, je ne veux haïr personne, et même si je le voulais je ne le pourrais pas*». (KANAFANI, 1977: 60-61). Pourtant, ces énoncés s'enchevêtrent avec d'autres qui expriment la désapprobation, soit directement «*Bien sûr, ce qu'il a fait est dégueulasse.*» «*Mais son père, lui, pourra-t-il un jour oublier son crime ?*», «*il ne se le pardonnera pas le jour où il réalisera ce qu'il a fait*», soit indirectement, par des interrogations dénonciatrices répétées «*pourquoi donc a-t-il agi ainsi avec toi ?* » «*Mais, à ton avis, pourquoi a-t-il fait cela?*» «*Mais pourquoi a-t-il fait cela? Dis-moi, pourquoi?*». Ainsi Marwan est tiraillé entre deux sentiments contradictoires: sa volonté de pardonner à son père son « crime » envers eux et son incapacité à le faire.

Pourtant, un tel voyage en plein désert, entrepris d'une manière illégale dans le but de permettre à des voyageurs sans papiers d'identité, c'est-à-dire des « clandestins », d'entrer dans un pays riche, doit s'effectuer sous la direction de certains guides assez sournois, qu'on nomme « passeurs ».

### **La relation voyageurs-passeurs: points de vue antagonistes pour conclure un accord « au rabais »:**

Une place à part doit être réservée à la relation conflictuelle voyageurs-passeurs, un des axes principaux du roman, qui fournit une occasion propice à l'étude des PDV des différents protagonistes exprimés par les uns sur les autres. Ainsi, dans un âpre dialogue, Abou-Qays discute avec le passeur irakien des conditions du voyage:

-Ce n'est pas un voyage facile, je te préviens. Ça fera quinze dinars.

-Et tu peux me promettre qu'on arrivera ?

-Bien sûr que tu y arriveras. [...] on est en août, il fait très chaud et puis c'est le désert, il n'y a pas d'ombre. Mais tu y arriveras.

**Toujours cette boule dans la gorge.** Mais il ne peut plus attendre, il le sent bien, il faut qu'il le dise:

-J'ai **parcouru des milliers de Kilomètres pour arriver** jusqu'à toi, c'est Saad qui m'envoie, tu te souviens de Saad? Voilà, je n'ai que 15 dinars, tu m'en prends dix et je garde le reste, d'accord?

-Ecoute, on n'est pas là pour s'amuser. Il ne t'a pas dit ton ami, qu'il ne fallait pas discuter les prix? Nous, on risque gros pour vous.

-Nous, on risque notre vie!

-Mais je ne te force pas!

- Dix dinars?

-Quinze dinars... Tu es sourd? » (KANAFANI, 1977 :46-47).

Dans cet énoncé s'entrechoquent deux points de vue concernant les difficultés et la chance de réussite du voyage. L1 /E1 (le gros passeur) plein de confiance en lui-même, avoue que le voyage n'est pas facile tout en affirmant sa réussite. De son côté, l2/e2 (Abou-Qays) n'est pas sûr qu'il arrivera sain et sauf. Il s'agit ici d'un cas de « dissensus » ou de « discordance discordante » par l'« énonciation de deux PDV opposés » (RABATEL, 2012c: 35). Abou -Qays, debout devant ce gros passeur, est en proie à des sentiments bien douloureux. Il se trouve dans une situation bien pénible, étant obligé de supplier le passeur pour réduire la somme requise pour le voyage. Souffrant comme une personne qui a commis une faute, il a « *toujours cette boule dans la gorge* ». Il cherche d'abord à apitoyer le passeur en lui rappelant qu'il a « *parcouru des milliers de Kilomètres pour arriver* » chez lui. Il essaie de l'attendrir en lui rappelant son « ami » Saad, et lui déclare clairement qu'il n'a que quinze dinars et finit par lui demander de faire une concession, de payer seulement dix dinars... Demande refusée catégoriquement et rudement par le passeur : « *Ecoute, on n'est pas là pour s'amuser* ». Il va même jusqu'à lui reprocher cette inconduite: « *Il ne t'a pas dit ton ami, qu'il ne fallait pas discuter les*

*prix?»* (KANAFANI, 1977: 47); Donc c'est un cas de dédoublement hétérodialogue où il s'adresse à un autre que soi.

Notons que l'énoncé précédent met au grand jour le PDV des passeurs eux-mêmes sur leur «mission». Le gros passeur valorise d'une manière excessive le « trafic des êtres humains » qu'il exerce, disant à Abou-Qays: «*Nous, on risque gros pour vous*», ce qui n'est peut-être qu'un prétexte pour justifier la somme exorbitante qu'il demande pour le conduire au Koweït. Intransigeant, il refuse de négocier cette somme avec Abou-Qays: «*quinze dinars...Tu es sourd ?*».

Cette même cupidité se révèle aussi dans le discours d'Aboul-Abd, premier passeur qu'a rencontré Asaad qui cherchait à passer d'Amman en Irak pour arriver, en fin de compte, au Koweït. Le passeur profite de la situation précaire d'Asaad, poursuivi par les autorités jordaniennes et menacé de prison, pour l'exploiter à fond : il lui demande – au milieu du trajet - de descendre de la voiture et de faire le tour de H4<sup>3</sup> à pied sous prétexte d'éviter les flics de frontière, il le rassure en prétendant qu'il l'accueillera ensuite, après la traversée, pour continuer le trajet vers l'Irak. Quand Asaad exprime ses objections, déclarant qu'il ne connaît pas la région et que la chaleur est bien forte, Aboul-Abd riposte : «*Mais qu'est-ce que tu crois ? ton nom est sur la liste noire, dans tous les postes frontières. Si on me voit avec toi... Toi révolutionnaire, sans passeport, ni visa. Que se passerait-il à ton avis? [...] Tu es fort comme un bœuf. Ça va te dégourdir un peu les jambes*» (KANAFANI, 1977: 50-51).

Cet énoncé représente un cas de co-énonciation « forcée », puisque Asaad, en se taisant et en se soumettant aux ordres d'Aboul-Abd, reconnaît sa situation illégale décrite par celui-ci et déclare son impuissance à trouver une autre solution.

Outre Aboul-Abd, un autre passeur occupe une place centrale dans le roman, c'est Aboul -Khaizaran: il a servi, pendant cinq ans, dans l'armée anglaise en Palestine avant la défaite de l'année 1948. Cette expérience qu'il a acquise dans son pays natal l'a aidé à avoir une opportunité de travailler comme chauffeur chez le Haj Rida au Koweït. Ce chauffeur-passeur, qui était obligé de rester deux jours à Basra pour réparer le moteur de son camion-citerne, a fait la connaissance de Marwan, et lui a proposé de le conduire clandestinement au Koweït, lui et

les deux autres voyageurs: Asaad et Abou-Qays. Ainsi, quand Aboul-khaizaran a vu les trois héros, il ne leur a pas avoué directement qu'il est passeur, mais, pour gagner leur confiance, il a prétendu qu'il n'était à Basra que par hasard, après un « *petit ennui de moteur* » qui l'a retardé pendant deux jours, et qu'il devait bientôt partir parce qu'il « *était chargé du ravitaillement en eau* » de ceux que son maître a invités à une partie de chasse. Étant ainsi obligé d'aller au Koweït pour servir ces invités, selon ses dires, il saisit l'occasion pour proposer aux voyageurs de passer les frontières dans sa voiture. Il cherche ainsi à leur donner l'impression qu'il ne cherchait pas nécessairement des clandestins pour les ramener dans sa voiture: « *Je me suis dit que du moment que j'étais là, je pouvais tout aussi bien en profiter pour me faire un peu d'argent* » (KANAFANI, 1977: 71). Or, Aboul-Khaizaran propose donc aux voyageurs de les conduire en les mettant dans « la citerne » de son camion, ce qui a bien choqué les voyageurs au début. Un dialogue véhément est entamé entre ces quatre personnages où deux PDV s'entrechoquent: d'une part, celui d'Aboul-Khaizaran essayant de leur faire accepter son offre, et d'autre part, celui des autres voyageurs récalcitrants. Le passeur dit: - *J'ai une voiture pour passer la frontière, parfaitement en règle [...] Elle appartient en fait à un type très riche et connu de tous. C'est la raison pour laquelle on ne me la gardera pas longtemps à la frontière et qu'on ne la fouillera même pas.*

(Asaad répond): -*C'était donc ça, tu veux rentrer en nous mettant dans la citerne [...] Ecoute Aboul-Khaizaran....ce petit jeu ne me plaît pas beaucoup ! Par une chaleur pareille, s'asseoir dans une citerne fermée<sup>4</sup>...*

-*N'en faites pas un drame, et puis ce n'est pas la première fois...Tu sais comment ça se passe ? Cinquante mètres avant le poste frontière de Safwan vous descendez dans la citerne, là il me faut moins de cinq minutes pour tout régler et cinquante mètres après vous sortez ... Ensuite, juste avant la frontière du Koweït on recommence, encore cinq minutes, et hop ! Vous y êtes.*

Asaad, les yeux rivés au sol. Il se mord les lèvres. *Il n'est pas convaincu.* Marwan joue avec un bâton. *Abou-Qays est comme magnétisé par cet escogriffe d'Aboul-Kaizaran...*

-Marwan: -Il y aura de l'eau dans la citerne ?...

-Pour qui me prends-tu ? Moi un maître-nageur ? Mais non gamin...**ça fait bien six mois que la citerne n'a pas vu l'eau !...**

-Abou-Qays[...] :-Ecoute Aboul-Kaizaran ...Je suis un pauvre bougre et je ne comprends rien à toutes ces embrouilles. ...Cette histoire de partie de chasse ne me plaît pas beaucoup...Tu as dit que tu avais porté de l'eau pour Haj Rida et maintenant tu nous sors que ta citerne n'a pas respiré l'eau depuis six mois. Franchement, et sans vouloir te contrarier, j'en arrive même à douter que tu aies un camion...Se tournant vers les autres, il poursuit sur le même ton triste et résigné :

-Je préfère payer quinze dinars et prendre un passeur par la route du désert, pour éviter les complications.

-Vas-y essaye ...Tu crois que je ne connais pas les passeurs? Ils vous plaquent à la moitié du chemin et disparaissent dans la nature! Après cela, vous vous retrouverez sous le soleil d'août, seuls sans aide...Vas-y, Vas-y, essaye...

Sourire d'Asaad. Mais à la vue des autres qui n'en peuvent plus, il se décide à parler. Lentement, toujours sarcastique :

-D'abord, fais-nous grâce de toute ton histoire de chasse! Ce qui semble clair, c'est que Haj Rida travaille avec toi dans la contrebande. [...] Ou alors autre possibilité: tu travailles en solo et Haj Rida n'est au courant de rien. [...]

Aboul-Khaizaran sent les regards se fixer sur lui du coup **il reprend son masque d'indifférence**

**- Bon maintenant assez parlé [...] Qu'avez-vous décidé?**

Asaad impassible:

-Personnellement, la seule chose qui m'importe c'est d'arriver au Koweït, le reste ne me regarde pas...c'est pourquoi **je pars avec Aboul-Kaizaran.**

Marwan enthousiaste :-**Moi aussi,**

Abou-Qays :-**Je suis vieux, vous croyez que je pourrai vous accompagner...**

*Aboul-Khaizaran qui a retrouvé le sourire, le prend par le bras.*

*-Mais non! Qui t'a raconté ça ? Oum-Qays ? Pas question, tu viens avec nous » (KANAFANI, 1977 :69 -74).*

Le dialogue commence par la description donnée par Aboul-Khaizaran du voyage à entreprendre dans une citerne. Cette image traduit parfaitement son PDV : elle est parsemée de subjectivèmes mélioratifs qui visent à faire miroiter les avantages de cette aventure : le voyage sera entrepris dans une voiture « **parfaitement en règle ...Elle appartient à un type très riche et connu de tous** », raison pour laquelle elle passera sans être fouillée. Mais Asaad proteste, évoquant un PDV contraire, qualifiant ce voyage de « *petit jeu* » déplaisant ; il évoque ensuite un obstacle majeur à l'accomplissement de ce trajet selon les conditions d'Aboul-Khaizaran: la grande chaleur, surtout lorsqu'on passe dans une « *citerne fermée* ». Aussi, Aboul-Khaizaran entreprend-il de riposter en minimisant le risque souligné par Asaad, estimant qu'il dramatise la situation puis, pour valoriser son PDV, le passeur fait étalage de son expérience dans ce domaine: « **ce n'est pas la première fois** ». Il affirme ensuite que les voyageurs n'auront qu'à passer dans la citerne à deux reprises, chacune pour « *cinq minutes* » ou moins. Et enfin, pour les rassurer, il affirme que la citerne ne contient pas d'eau depuis « *six mois* ». À ce stade, Abou-Qays attaque Aboul-Khaizaran en l'accusant de leur mentir « ... Cette histoire de partie de chasse ne me plaît pas beaucoup...Tu as dit que tu avais porté de l'eau pour Haj Rida et maintenant tu nous sors que la citerne n'a pas respiré l'eau depuis six mois. Franchement, et sans vouloir te contrarier, j'en arrive même à douter que tu aies un camion ». Il va même jusqu'à menacer indirectement de recourir à un autre passeur « *pour éviter les complications* ». Aboul-Khaizaran réagit vivement, il reprend le PDV d'Abou-Qays pour le tourner en dérision, c'est un cas de « *sur-énonciation* ». Il l'invite même à aller à la quête de ces passeurs : « **vas-y, essaye !** » en semblant être d'accord, mais en réalité l'énoncé dit tout le contraire, il est ironique. Il poursuit en l'avertissant qu'ils « **vous plaquent à la moitié du chemin et disparaissent dans la nature** ». A son tour, Asaad répond par une « *sur-énonciation* » refusant de croire à l'« *histoire de chasse* » qu'Aboul-Khaizaran leur raconte pour justifier sa présence à Basra « fais-nous grâce de toute ton histoire de chasse ! », il

l'accuse carrément de faire de « *la contrebande* » des voyageurs clandestins avec ou sans le consentement de son maître. Loin de se défendre de cette accusation, Aboul-Khaizaran décide de mettre fin à ce discours : les voyageurs sont réduits à l'alternative d'accepter d'emblée ses conditions ou de tout laisser tomber. Enfin, les trois ne tardent pas à se plier aux conditions du passeur. Alors qu'au début du dialogue, Asaad « ***n'est pas convaincu*** » et qu'Abou-Qays pensait qu'Aboul-Khaizaran est un « ***escogriffe*** » ; à la fin, malgré tout, c'est le PDV d'Aboul-Khaizaran qui finit par triompher.

Paradoxalement, Aboul-Khaizaran exprime un PDV bien particulier sur le trafic des êtres humains qu'il exerce. Ainsi, lorsque Asaad lui demande: *-Comment se fait-il que tu aies choisi ce travail, je veux dire le passage en fraude ?*

*-Moi? **Mais je ne suis pas un passeur.*** (Répond Aboul-Khaizaran)

*Éclat de rire d'Asaad, accompagné cette fois d'une claque bien gaillarde sur la cuisse d'Aboul-Khaizaran.*

*-Et comment appelles-tu ça alors ?*

*-Je t'assure, tout ce qu'il me faut c'est du fric, encore du fric, toujours plus. Un jour, j'ai fini par comprendre qu'il était difficile d'en ramasser en restant un garçon bien sage. Je ne suis pas un phénix tu sais...J'ai un peu d'argent de côté. Dans deux ans j'arrête tout, je m'installe. Un petit coin à l'ombre pour m'étendre, souffler, penser, ne pas penser, ne plus bouger surtout »* (KANAFANI, 1977: 80 -81).

C'est un cas de sous-énonciation, Aboul-Khaizaran nie le métier qu'il exerce : « ***Mais je ne suis pas un passeur*** », (par honte, jugeant ce travail ignoble ? ou par prudence, continuant de jouer un tour aux voyageurs ?). En tout cas, il affirme que ce n'est pour lui qu'un travail provisoire « ***Dans deux ans j'arrête tout*** » et un simple gagne-pain qu'il a dû exercer faute d'en trouver un autre plus honorable « ***j'ai fini par comprendre qu'il était difficile d'en ramasser en restant un garçon bien sage*** ». C'est donc un désaveu indirect d'une telle activité.

Mais, pour mieux saisir la véritable dimension du PDV de ce personnage, il convient d'abord de remonter à un incident qui a déterminé la personnalité de ce héros et qui serait peut-être à la source de ses

positions. Ce n'est qu'en cours de route, vers le Koweït, que cette catastrophe s'est reproduite avec une clarté douloureuse, sous forme d'un souvenir déclenché lorsque Asaad lui pose cette question d'apparence purement anodine : « *Dis-moi Aboul-Khaizaran...tu ne t'es jamais marié ?* Juste à ce moment, un amer souvenir jaillit dans la pensée d'Aboul-Khaizaran : il lui semble revivre l'instant douloureux de l'opération de castration qu'il a subie il y a dix ans pour sauver sa vie à la suite d'une explosion dont il avait été victime. Voici le récit rétrospectif de cette opération, reproduit et commenté d'un PDV exprimé sous forme de *monologue intérieur infra-verbalisé*. Nous sommes en présence de L1/E1 (le narrateur) qui reconstruit le PDV d'Aboul-Khaizaran - (e2) non locuteur- dix ans après l'incident dans un discours indirect libre : « *Aboul-Kahizaran-en conduisant la voiture qui porte les trois voyageurs vers le Koweït- relève la tête en clignant des paupières pour se garder de l'éclat du soleil sur le pare-brise. **Lumière intense, aveuglante. Entre ses cuisses, une douleur atroce. Il réalise enfin : il a les deux jambes en l'air, attachées à une potence, autour de lui des gens s'affairent. Il ferme les yeux, les ouvre, tout grands. Au-dessus de sa tête: le projecteur, rien que le projecteur éblouissant, il ne peut voir le plafond. Ainsi, ligoté, dans cette position insolite, comment retrouverait-il le fil des événements qui l'ont conduit jusqu'ici? [...]** Cette main sur sa bouche, qui appuie de toute sa force, une main dans un gant visqueux, avec une voix qui lui parvient comme dans du coton : Allons, allons ! Soyez raisonnable. Ça vaut tout de même mieux que d'être mort! » Entre les dents son cri...Mais la main gluante le bâillonne...L'ont-ils entendu au moins ou bien son cri s'est perdu au fond de sa gorge. Il n'en sait rien [...] Dix ans ont passé depuis ce drame affreux. Dix ans qu'il n'est plus un homme. Jour après jour, heure après heure, il a vécu sa honte, il l'a ruminée, il l'a sondée, à chaque seconde de ces dix années, mais il n'a jamais pu se résigner. Jamais. Dix ans pour essayer d'accepter ce nouvel état des choses! Quelles choses? Avoir perdu sa virilité pour la patrie? Et qu'a-t-il gagné en retour? Rien : il a perdu sa virilité avec la patrie. Et qu'ils aillent au diable, tous autant qu'ils sont!* » (KANAFANI, 1977: 77 -78).

Ainsi, tous les éléments contribuent à reconstruire le «drame» vécu lors de l'opération, avec son atmosphère tendue, inquiétante et mystérieuse pour (e2): *Lumière intense, aveuglante*», *«il a les deux jambes en l'air, attachées à une potence, autour de lui des gens s'affairent*». Il n'arrive pas à comprendre ce qui se passe, alors *«Il ferme les yeux, les ouvre, tout grands*», *«ligoté, dans cette position insolite*», *«Cette main sur sa bouche, qui appuie de toute sa force, une main dans un gant visqueux, avec une voix qui lui parvient comme dans du coton*», et l'emploi du pronom démonstratif neutre «ça» qui renforce l'ambiguïté et le mystère dans l'expression : *«Ça vaut tout de même mieux que d'être mort !*». On note ici l'émergence éphémère d'un autre PDV dont l'identité n'est pas précisée par (e2) mais qui, selon le contexte, ne peut être qu'un des médecins ou des infirmiers présents dans le lieu de l'opération. Ce nouveau PDV ne fait qu'accroître la douleur morale de (e2), puisqu'au lieu de le consoler, il se montre indifférent envers ses peines, lui recommande d'être *«raisonnable*» et de se résigner, sans pour autant se donner la peine de lui expliquer ce qui lui est arrivé. Cette peine morale s'ajoute à la douleur physique éprouvée depuis le début de la scène mais que (e2) réprimait : *« une douleur atroce », « Entre les dents son cri...Mais la main gluante le bâillonne »*. Une fois la description de l'opération chirurgicale terminée, (e2) s'estompe, laissant la place libre aux commentaires de L1 /E1. Celui-ci laisse éclater ses sentiments de colère et d'humiliation par le choix des adjectifs *« ce drame affreux »*, des prédicats bien dévalorisants *«il n'est plus un homme*» (on note ici une reformulation d'un PDV stéréotypé dans les sociétés orientales : l'établissement d'une relation inhérente entre masculinité et virilité). Puis, il décrit sa honte de manière à la « dramatiser », en utilisant des locutions adverbiales qui expriment une idée de continuité, de progression lente mais régulière et irréversible: *«Jour après jour, heure après heure*», en plus de trois verbes successifs qui constituent des subjectivèmes péjoratifs pour mettre en relief sa peine qui perdure: *«il a vécu sa honte, il l'a ruminée, il l'a sondée*». Il exprime de même sans ambages sa réaction face à la catastrophe qui l'a troublé: *«il n'a jamais pu se résigner*». À travers une série d'interrogations qu'il se pose et auxquelles il répond négativement, dans une sorte de *«redoublement autodialogique*», il se

justifie en citant les causes qui l'ont mené à éprouver une telle amertume : « *Avoir perdu sa virilité pour la patrie ? Et qu'a-t-il gagné en retour? Rien.* Aussi termine-t-il son énoncé en laissant éclater sa rancune envers tout le monde, sans exception: «*Et qu'ils aillent au diable, tous autant qu'ils sont !*».

C'est cette rancune bien camouflée qui dicte son attitude envers les autres, surtout les voyageurs clandestins qui ne seront pour lui qu'un gagne-pain, un moyen de gagner de l'argent aux dépens de leur salut et de leur vie même.

### **La citerne: prison infernale et /ou tombeau éternel ?**

Après avoir abordé les passeurs et leur rôle dans les événements, une place à part doit être réservée à la description de la citerne, cette prison où les voyageurs acceptent de s'enfermer dans l'espoir de réaliser leur rêve et qui devient, en fin de compte, la tombe qui met fin à leurs chimères. Il serait donc intéressant d'examiner cette citerne telle qu'elle a été perçue :

*-J'ouvre la porte de la citerne, ça doit être l'enfer là-dedans. [...] Je vous conseille d'enlever vos chemises. C'est effrayant ce qu'il fait chaud à l'intérieur ! Vous allez prendre une bonne suée. [...] À l'intérieur, il y a des équerres de renfort, une à chaque coin, agrippez-vous bien à elles, sinon vous serez secoués là-dedans comme des balles de ping-pong [...]*

*Ils sont tous les trois debout, comme rivés au sol [...] (Asaad) fait deux pas en avant, s'arrête, recule. **Aboul-Khaizaran n'a rien perdu du manège.***

*-Pressez- vous un peu ! [...] **la citerne ne va pas tarder à se changer en véritable fournaise** [...] Asaad [...] grimpe rapidement sur le toit, s'agenouille et passe la tête dans la trappe. Il la ressort une seconde après.*

*-C'est l'enfer ! Du feu ! [...]*

*Marwan est maintenant sur le toit. Il glisse sa tête dans le trou et la retire aussitôt, le visage figé de terreur. Abou-Qays les a rejoints en soufflant. Aboul-Khaizaran d'en bas:*

*-Si jamais il vous prend l'envie d'éternuer, vous savez ce qu'il faut faire....Asaad le regarde ahuri. Abou-Qays, lui, n'a même pas saisi le sens de la question, quant à Marwan, les yeux vides regardant le sol, il est visiblement ailleurs ... ».*

Abou-Qays descend le premier dans la citerne. « *Asaad se penche et crie: - ça va là-dedans?*

*De l'intérieur, comme venant du fond de l'abîme :*

*- Satanée citerne. Allez, viens !» (KANAFANI, 1977: 81-82).*

Dans la citation précédente, alors que les voyageurs se mettent à regarder la citerne, Aboul-Khaizaran, lui, se met à scruter de son regard les trois voyageurs et à examiner leurs réactions. « **Aboul-Khaizaran n'a rien perdu du manège** ». On assiste ici à un cas de co-énonciation exemplaire, où le PDV d'Aboul-Khaizaran s'accorde parfaitement avec celui des voyageurs. Tous emploient des subjectivèmes péjoratifs assimilant la citerne à un véritable enfer ; Aboul-khaizaran dit : « *ça doit être l'enfer là-dedans* », « *C'est effrayant ce qu'il fait chaud à l'intérieur* », « *Vous allez prendre une bonne suée.* » «*La citerne ne va pas tarder à se changer en véritable fournaise.*»; de leur côté, les voyageurs utilisent presque les mêmes expressions: « *C'est l'enfer ! Du feu!*» et « *Satanée citerne* ». Mais, ce qui distingue les voyageurs du passeur, ce sont les sentiments de terreur, d'ahurissement et d'hésitation qui les envahissent à la vue de la citerne, ce qui n'échappe pas au regard d'Aboul-Khaizaran. Ils sont « *comme rivés au sol* », « *Asaad regarde (Aboul-Khaizaran) ahuri. Abou-Qays, lui, n'a même pas saisi le sens de la question (posée par Aboul-Khaizaran), quant à Marwan, les yeux vides regardant le sol, il est visiblement ailleurs* ». Leur hésitation à entrer dans la citerne est traduite par un mouvement vers la citerne, suivi d'un autre qui les en éloigne ; « *(Asaad) fait deux pas en avant, s'arrête, recule.* » et Marwan « *glisse sa tête dans le trou et la retire aussitôt, le visage figé de terreur.* », avant de se décider, en fin de compte, d'y entrer. Ainsi la citerne devient, à la lumière de ces PDV, un véritable abîme, un gouffre qui inspire la terreur à quiconque le voit.

Une fois les voyageurs entrés dans la citerne, Aboul-Khaizaran met la voiture en marche aussi vite qu'il le peut pour atteindre rapidement le sommet du plateau et délivrer les voyageurs de leur prison ...Là,

Aboul-Khaizaran arrête la voiture et se hâte de faire sortir les voyageurs emprisonnés dans la citerne. C'est alors l'occasion d'une description des quatre personnages selon le PDV d'un Locuteur-énonciateur anonyme (chacun d'entre eux est peut-être vu par les autres personnages), puis selon le PDV d'Aboul-Khaizaran lui-même, comme dans les énoncés suivants:

(Énoncé A) *Aboul-Khaizaran est assis sur le toit de la citerne. Il souffle. Il semble avoir pris d'un seul coup dix ans de vieux.[...] (Asaad), avec ces traces de rouille sur le corps, il donne l'impression de n'être plus qu'une plaie vivante* ». Quant à Marwan, étendu sur le sol, « *il relève la tête pour répondre à Aboul-Khaizaran. Il semble pris dans un épais brouillard* » (KANAFANI, 1977: 85-86).

(Énoncé B) Aboul-Khaizaran qui affirme aux voyageurs qu'ils n'ont même pas dépassé les six minutes, Marwan objecte en disant « *ça fait plus de six minutes* », alors Aboul-Khaizaran répond: « *Regarde ta montre [...] et cesse de me fixer comme ça...C'est à croire que tu es devenu fou* ». Alors, Abou Qays intervient dans le dialogue, en disant: «*J'ai compté tout le temps, de là 60, une minute, et comme ça six fois. La dernière fois j'ai compté len-en-en-te-ment, trè-è-è-s len-en-en-te-ment*». Alors Asaad lui dit «*Qu'as-tu Abou-Qays, tu es malade?*». Et Abou-Qays répond: «*Moi? Non. Je pompe ma ration d'oxygène, c'est tout* » (KANAFANI, 1977: 86).

Dans ces deux énoncés, situés juste après la sortie des voyageurs de la citerne, il est bien évident que la description se fait à partir d'un ou plusieurs énonciateurs qui ne font que se regarder. Dans L'énoncé A, l'instance qui regarde est non définie; elle est simplement suggérée par l'emploi des modalités qui marquent l'existence d'un regard qui émet des jugements de valeur : « *Il semble* » (répété deux fois), et « *donne l'impression de* ». Notons aussi que, selon ce PDV indéfini, tous les subjectivèmes employés contribuent à peindre le désarroi des divers protagonistes, y compris Aboul-Khaizaran lui-même: «*avoir pris d'un seul coup dix ans de vieux.* », « *n'être plus qu'une plaie vivante* », « *pris dans un épais brouillard*».

Dans l'énoncé B, la scène est racontée selon deux PDV. Le premier c'est celui d'Aboul-Khaizaran, le passeur inquiet et attentif au moindre changement dans l'attitude de son butin (les voyageurs). Aussi ne tarde-t-il pas à remarquer le regard hagard et affolé que lui jette Marwan, il lui dit alors: « *cesse de me fixer comme ça... C'est à croire que tu es devenu fou* ». Le deuxième en est celui de Asaad, porte-parole des voyageurs et le premier à prendre la décision de partir avec Aboul-Khaizaran; il se sentait donc *investi* d'une certaine responsabilité envers eux. Aussi bien qu'Aboul-Khaizaran, il sonde de son regard tout changement survenu chez ses confrères, mais pour des raisons bien différentes. Il a noté, d'après la manière dont Abou-Qays parlait que celui-ci pourrait souffrir d'un certain malaise; il lui demande donc: « *Qu'as-tu Abou-Qays, tu es malade?* » Cette scène est donc celle de l'échange du regard scrutant.

Peu de temps après, en route vers les frontières koweitiennes, aux portes de leur rêve commun, chacun des trois voyageurs donne libre cours à ses pensées. Au début, le narrateur (L1 /E1) exprime par empathie le PDV collectif des trois personnages: « *Personne ne parle. Non pas à cause de l'épreuve qui les a vidés, mais parce que chacun se laisse dériver dans le courant de ses pensées... Le camion qui déchire l'immensité du désert, les emporte avec leur famille, leurs phantasmes, leur force, leur misère, leurs ambitions, leurs désespoirs, leur passé, leur futur. Fonçant tête baissée vers un nouveau destin qu'une porte de géant leur cache encore, et sur laquelle s'écrasent leurs yeux* » (KANAFANI, 1977: 88). A ce moment crucial où le rêve et la mort se côtoient, chacun des trois personnages outre le chauffeur, par un acte d'introspection - devenant énonciateur non locuteur (e2) - étale son PDV en toute franchise. Ainsi, Abou-Qays livre ses pensées: « *On va enfin renvoyer Qays à l'école. On achètera un ou deux pieds d'olivier, peut-être même construira-t-on une petite maison où on sera chez nous. Évidemment, je ne suis plus tout jeune, ça peut marcher comme ça peut ne pas marcher. Et alors ? Crois-tu que vivre ainsi vaut tellement mieux que mourir? Fais comme nous. Pourquoi n'essaies-tu pas? Qu'attends-tu pour quitter cet oreiller et aller gagner ta croûte? Vas-tu rester comme ça toute ta vie, à consommer la farine de la charité internationale et te déculotter devant*

*les bureaucrates pour en obtenir chaque fois un kilo de plus?»* (KANAFANI, 1977 :88-89). Dans cet énoncé, l<sub>2a</sub>/e<sub>2a</sub> commence par faire un bond vers l'avenir et à envisager sa vie future après son retour du pays de l'or, le Koweït. En tant que père de famille, ce qui préoccupe Abou-Qays le plus, c'est de gagner de l'argent afin de pouvoir payer les frais de scolarité de son fils et de construire une maison honorable pour sa femme. Puis, par un brusque retour sur l'amère réalité, il constate qu'à son âge, le voyage constitue une aventure bien risquée, qui peut ou non porter ses fruits « Evidemment, *je ne suis plus tout jeune, ça peut marcher comme ça peut ne pas marcher* ». Ce qui le mène, dans un redoublement autodialogique, à se poser une question cruciale : « Et alors ? » qui traduit bien son trouble et son hésitation. Pour essayer de trouver une réponse à cette question, ou plutôt de justifier ce voyage, (l<sub>2a</sub>/e<sub>2a</sub>) reproduit, dans une co-énonciation qui a la valeur d'une justification, les dires des autres qui l'ont poussé à prendre cette décision. Ce qui prouve qu'il produit dans cet énoncé le PDV d'autrui, c'est l'emploi bien clair du déictique personnel « nous » dans l'expression : « *Fais comme nous.* » puis, il énumère les raisons particulières qui l'ont incité à quitter son pays : la pauvreté et l'humiliation « *Vas-tu rester comme ça toute ta vie, à consommer la farine de la charité internationale et te déculotter devant les bureaucrates pour en obtenir chaque fois un kilo de plus ?* ». C'est ainsi que le PDV d'Abou-Qays se termine, quand ce héros a bel et bien trouvé des motifs qui le poussent à continuer son chemin; il n'en cherchait pas davantage.

De son côté, Marwan, le plus jeune des personnages, exprime un PDV moins profond, où l'influence des PDV des autres est bien évidente: «*Elle est bien gentille Chafîqa. C'était encore une gamine quand cet obus de mortier lui a arraché la jambe, et qu'on l'a amputée au haut de la cuisse...Et son père? Sa mère n'aime pas qu'on en parle. Zacharia est parti, là-bas au Koweït...Tu vas en apprendre des choses. Tu es jeune, tu ne sais rien de la vie, pas plus qu'un nourrisson! A l'école, on n'apprend jamais rien, sinon à être paresseux. C'est bien connu. Alors, quitte-la tout de suite et jette-toi à l'eau !* » (KANAFANI, 1977: 89).

Ce jeune héros, l<sub>2b</sub>/e<sub>2b</sub> commence donc son PDV en se rappelant tous les personnages qui ont joué un certain rôle dans sa vie, du moins

important au plus important : il débute par Chafiq, la seconde épouse de son père qui l'a bien accueilli le jour de son départ, puis évoque son père qui l'a délaissé, lui et ses frères, pour épouser cette femme, ensuite sa mère qu'il aime beaucoup, et enfin Zacharia son frère aîné qui l'a incité au voyage. Par un dédoublement hétérodialogique qui reflète une co-énonciation parfaite, Marwan reproduit le discours de son frère aîné comme s'il était le sien propre. En effet, après sa première rencontre avec Aboul-Khaizaran, Marwan ne s'est-il par rappelé que « *Zacharia [...] lui a envoyé une petite lettre après son mariage pour lui expliquer que maintenant c'était son tour, à lui Marwan, qu'il fallait qu'il quitte cette stupide école où l'on n'apprend rien et qu'il se jette à l'eau comme les autres ?* » (KANAFANI, 1977: 64).

Dans l'énoncé déjà cité, l'on note à quel point Marwan adopte les idées de son frère en les appuyant par d'autres arguments qui les renforcent : « *Tu vas en apprendre des choses. Tu es jeune, tu ne sais rien de la vie, pas plus qu'un nourrisson !* » « *C'est bien connu* ». Aussi bien qu'Abou-Qays, Marwan termine son PDV au moment où il trouve des arguments capables de lui donner l'impression ou même l'illusion qu'il est sur la bonne voie.

Quant à Aboul-Khaizaran, ce moment crucial lui sert, une fois de plus, à ruminer son amer souvenir: le moment de l'opération de castration qui l'a beaucoup marqué. « *Était-ce une mine, sur laquelle il aurait mis le pied en courant? Une grenade qu'un type planqué dans le fossé lui aurait lancée ? Quelle importance à présent? Il est là, couché sur son lit blanc, les jambes maintenues en l'air. Et cette douleur atroce, comme si on enfonçait une vis entre ses cuisses. Et cette femme, qui assiste les médecins. Quelle honte quand il y repense! Ton patriotisme ...que t'a-t-il rapporté ton patriotisme? [...] Plus question de coucher avec une femme. [...] Ce qu'il me faut c'est du fric, du fric* » (KANAFANI, 1977: 89).

Dans cet énoncé, Aboul-Khaizaran,  $l_2c/e_2c$ , dans un cas de redoublement autodialogique essaie de remonter aux racines profondes de son mal: les causes de l'explosion qui a mené à cette opération hideuse, puis il se ressaisit en s'interrogeant, comme s'il n'était plus d'accord avec ce qu'il fait: «*Quelle importance à présent?*». Il revit le moment de l'opération avec ses menus détails pénibles, avec sa double douleur

physique: «*douleur atroce, comme si on enfonçait une vis entre ses cuisses*» et morale: «*Et cette femme, qui assiste les médecins. Quelle honte quand il y repense !*». Ensuite, dans une sur-énonciation, il se fustige en se reprochant son patriotisme qui lui a coûté cher: l'impossibilité de «*de coucher avec une femme* ». Enfin, il arrive à la conclusion: il ne doit plus chercher que le gain. Ce désir implicite de se venger de la société qui lui a fait perdre sa virilité est, en quelque sorte, une autojustification de l'exploitation des trois voyageurs à laquelle il se livre. C'est à ce stade qu'il termine son PDV.

A son tour, Asaad se souvient, dans ce moment d'extrême tension, d'une autre épreuve assez rude: «*Le flic le pousse dans le bureau du commissaire en le houspillant. Alors on joue au héros ! On manifeste dans les rues avec ces pauvres imbéciles, en montant sur leurs épaules pour gueuler ! Il lui crache sur la figure. Lui, imperturbable. [...] Dehors ! Il se retrouve dans le couloir, le flic accroché à son bras, qui l'emmène en marmonnant: «Saleté d'uniforme ...et dire que je le porte!» Après quelques mètres, le flic le lâche. Il se sauve en courant...C'était donc cela : l'oncle voulait lui refiler sa fille, il veut le voir «démarrer dans la vie ». Sinon, aurait-il lâché ces cinquante dinars?» (KANAFANI, 1977: 89-90).*

Ainsi, Asaad, l<sub>2d</sub>/e<sub>2d</sub> se souvient de son arrestation puis de son évation. Arrêté pour avoir manifesté dans la rue, Asaad reproduit les gestes violents du policier qui «*le pousse* », «*en le houspillant* », «*lui crache sur la figure* ». Il se rappelle aussi son discours «*Alors on joue au héros! On manifeste dans les rues avec ces pauvres imbéciles, en montant sur leurs épaules pour gueuler!* » où les subjectivèmes abondent pour donner un PDV méprisant des manifestants (y compris Asaad, bien sûr), comme: «*on joue au héros*», «*pauvres imbéciles*» «*gueuler* ». Après ce souvenir amer, Asaad se rappelle une autre raison de son malheur: l'attitude de son oncle qui veut lui imposer sa fille comme épouse. Mais, en reproduisant le PDV de l'oncle, Asaad ne manque pas, dans un cas de sur-énonciation, de le railler : Il emploie le verbe «*refiler* » au lieu de «*donner en mariage* » dans l'expression «*l'oncle voulait lui refiler sa fille* », ce qui insinue une certaine comparaison entre la cousine et une marchandise défectueuse. Ensuite, il se moque de l'avarice de son oncle

surtout dans l'emploi du verbe « lâcher » dans l'interrogation désapprobatrice: « *Sinon, aurait-il lâché ces cinquante dinars?* ». Ainsi, Asaad, lui aussi, remonte aux causes qui l'ont poussé à quitter son pays. D'abord, il est traqué par la police, ensuite son oncle lui a payé cinquante dinars pour qu'il travaille ailleurs et revienne pour épouser sa fille. Contrairement aux trois autres personnages, et plus réaliste qu'eux, Asaad termine son PDV sans prendre position: ni pour, ni contre le voyage. Pour le moment, il se garde peut-être de prononcer un jugement hâtif avant que leur voyage ne prenne fin.

### **Fin du voyage et point de vue du passeur-criminel ou passeur-gardien de l'enfer:**

Après de longues réflexions, les trois voyageurs, surmontant leur désarroi, rentrent dans la citerne pour la deuxième fois. Or, cette fois, Aboul-Khaizaran, coincé par les employés du poste de Milta à la frontière du Koweït, ne revient au camion que trop tard, il découvre que les trois voyageurs enfermés dans la citerne sont morts. La description de cette scène pénible est faite à travers le PDV d'Aboul-Khaizaran lui-même, à partir du moment où il soulève le couvercle de la citerne jusqu'à ce qu'il découvre les cadavres:

*«Le vide. Le bourdonnement effrayant du silence. Rien ne parvient de ce trou. Il est accroupi au-dessus, les mains sur les genoux, le visage crispé. Les gouttes de sueur grésillent sur la tôle surchauffée. Il crie: - Asaad!*

*Et sans attendre la retombée de l'écho :*

*-Eh là !*

*Il prend appui sur le bord de la trappe et descend à la force des bras. À l'intérieur, la nuit noire. Seulement un disque de lumière au fond, qui révèle une poitrine à l'épaisse toison cendrée, aux reflets d'étain. Il se penche, colle son oreille sur ces poils trempés. Rien, le corps est raide. Il avance à tâtons pour faire le tour de la citerne. Dans un autre coin, l'autre corps agrippé à l'armature. Tel un aveugle, il le détaille du bout de ses doigts: les épaules, moites, la tête, inerte sur la poitrine, le visage, la bouche grande ouverte. Il étouffe. La sueur et la crasse lui collent à la peau. **Est-ce la raison pour laquelle il ne peut maîtriser ce tremblement nerveux? Est-ce l'angoisse? Sortir [...]** Il passe la tête à*

*l'air libre. À cet instant lui revient l'image de Marwan. **Pourquoi Marwan? Il n'en sait rien. Comme une image vacillante projetée sur un mur. S'extirper de là [...]. Il s'arrête un instant...Marwan [...]** Il met le moteur en route [...] Puis plus rien. Tout disparaît dans un déluge salé...Des larmes ou la sueur? Il a très mal à la tête » (KANAFANI, 1977: 96).*

Cette scène d'une importance cruciale est décrite d'une manière très détaillée, d'après le PDV d'Aboul-Khaizaran, dont l'ahurissement augmente à mesure qu'il réalise son crime. Avant de révéler la mort des personnages, la scène est plongée dans une atmosphère de mystère, « *le vide* » où règne un silence macabre accentué par un oxymore qui traduit parfaitement l'effroi grandissant du héros: « *Le bourdonnement effrayant du silence. Rien ne parvient de ce trou* ». Ce silence est renforcé par l'obscurité presque totale du lieu: « *la nuit noire* » où il n'y a qu'« *un disque de lumière* ». C'est dans cette ambiance funeste qu'Aboul-khaizaran découvre, petit à petit, les corps de ses victimes : il commence par un détail assez futile mais qui annonce déjà le désastre : « *l'épaisse toison cendrée* » qui couvre la poitrine du premier corps. Inquiet, il essaie le pouls du cœur, il n'entend « *Rien, le corps est raide* ». Sous le regard effrayé d'Aboul-Khaizaran, la description de l'autre corps devient plus détaillée, ce qui intensifie l'atmosphère mystérieuse et quasi policière de la scène: « *les épaules, moites, la tête, inerte sur la poitrine, le visage, la bouche grande ouverte* ». Il en résulte un vrai choc pour Aboul-Khaizaran, sur le plan physique: « *Il étouffe. La sueur et la crasse lui collent à la peau* » et morale: par un redoublement autodiologique, il s'interroge sur la cause de son trouble: « *Est-ce la raison pour laquelle il ne peut maîtriser ce tremblement nerveux? Est-ce l'angoisse?* ». Puis, il exprime brièvement le besoin urgent de « *sortir* » de la citerne. Une fois dehors, il devient en proie à des visions macabres : il lui semble voir l'image de Marwan, il s'étonne même de cette obsession en particulier. Serait-ce donc un signe de remords, un sentiment de culpabilité, d'autant plus que Marwan était le plus jeune des trois et le plus inexpérimenté et, par conséquent, il était voué à vivre plus longtemps ? Cette angoisse le traque un moment, au point qu'il ne trouve d'autre issue que de « *s'extirper* » de ce lieu funeste qui lui rappelle son crime. Son trouble

atteint son paroxysme au moment où, en conduisant, il devient incapable de voir la route à cause d'un « *déluge salé* » qui lui couvre les yeux et dont il ne peut préciser l'origine : « *Des larmes ou la sueur ?* ». Ainsi, le PDV d'Aboul-Khaizaran qui domine la scène contribue à accentuer l'atmosphère lugubre qui y règne ; son trouble joint à un certain sentiment de culpabilité, ne cesse d'augmenter tout au long de l'énoncé.

Après avoir longuement hésité, Aboul-Khaizaran décide de jeter les cadavres dans la décharge municipale ; ainsi ils seront enterrés aux frais du gouvernement. Après s'être débarrassé des cadavres, deux pensées diamétralement opposées se succèdent dans l'esprit d'Aboul-Khaizaran. Les dernières lignes de l'œuvre sont bien significatives à cet égard : « *Mais il s'arrête soudain. Aurait-il oublié ? Il marche jusqu'aux cadavres, vide leurs poches de l'argent qui s'y trouve, récupère la montre de Marwan, et rejoint le camion en prenant bien soin de marcher sur les talons. Alors qu'il grimpe sur le marchepied, une pensée le fige sur place incapable de faire ou de dire quoi que ce soit. Crier? Ridicule. Sa tête va exploser de fatigue. Il la prend dans ses mains, croyant pouvoir ainsi en extirper ses sombres pensées. Comment chasser cette idée qui l'obsède ? [...] C'est insupportable. Il ne peut se le cacher plus longtemps ; les yeux grands ouverts dans la nuit, il gueule : « Pourquoi n'ont-ils pas frappé sur les parois ? ».*

*Dans le camion; la tête sur le volant :*

***-Pourquoi n'ont-ils pas crié?***

*Et le désert de reprendre: « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? »*

(KANAFANI, 1977: 98-99).

L'énoncé précédent met en relief deux PDV opposés d'Aboul-Khaizaran. Le premier, déclenché par une question, présente un cas de redoublement autodialogique : « *Aurait-il oublié ?* », comme si le locuteur se reprochait d'avoir oublié une affaire bien importante. Il s'agissait en effet de dévaliser les cadavres des trois morts. Cet acte ignoble reflète une pensée bien sordide et un PDV arriviste chez ce passeur, qui contraste bien avec son trouble au moment de la découverte de la mort des trois voyageurs, mais qui correspond à la rancune que ressentait Aboul-Khaizaran envers toute la société depuis sa castration. Dans la dernière partie de l'énoncé précédent, Aboul-Khaizaran est en

proie à une pensée si bouleversante qu'il n'a pas osé au début, la formuler, comme s'il craignait de le faire et en redoutait les conséquences. Il se demande, par un redoublement autodialogique, s'il peut « *crier* » pour se défouler ; il répond négativement à sa question, considérant qu'il serait « *ridicule* » s'il le fait. Il se sent très fatigué, il pense que « *sa tête va exploser* ». Cette idée devient de plus en plus bouleversante au point qu'il veut, à tout prix, « *extirper ses sombres pensées* ». Il se demande même comment il peut chasser cette obsession de son esprit. A ce moment, succombant sous le poids du fardeau qui l'accable, Aboul-Khaizaran obéit au besoin naturel de se défouler et crie en laissant éclater la question qui le tourmente : il veut savoir pourquoi les voyageurs n'ont pas essayé de sauver leur vie en frappant sur la porte du camion ou en criant pour s'en sortir de cette situation intenable. En effet, cette interrogation est cruciale. Nous sommes ici devant un cas où l'omission d'un PDV joue un rôle principal dans l'œuvre. Si les différents PDV des voyageurs ont été étalés en détail tout au long du roman, ce dernier PDV - et le plus important concernant leur attitude et leurs sentiments face à la mort - est passé sous silence. L'omission de ce PDV laisse la porte grande ouverte devant toute interprétation possible de la fin de roman, au lieu de la restreindre à une seule explication arbitraire.

**Conclusion:**

Cette étude se proposait d'analyser le fuseau inextricable de PDV dans un roman palestinien moderne qui retrace, dans leur complexité, les divers sentiments et opinions des personnages- trois voyageurs clandestins et leur passeur qui, pour étancher leur soif d'argent, se hasardaient dans une route périlleuse vers l'Inconnu, caressant un rêve délirant qui s'avère être un simple mirage. Aussi était-il intéressant de commencer cette étude en analysant le PDV de chacun des trois voyageurs en ce qui concerne les motifs du départ, sa conception du voyage et les résultats escomptés. Alors qu'Abou-Qays, vieux père de famille démunie, redoute ce départ tout en le considérant comme la seule solution à ses problèmes financiers, Asaad, ce révolutionnaire traqué par la police, le considère comme un asile ; pour le jeune Marwan, ce n'est qu'une aventure dans laquelle il s'embarque sans hésiter, en suivant l'exemple de son frère aîné.

De même, la relation entre les deux pôles de l'action, les voyageurs d'une part, et les passeurs de l'autre, occupe une place importante dans ce roman. La divergence entre leurs PDV traduit l'antagonisme radical qui les oppose. Le clan des passeurs exprime un PDV presque unique pour influencer les clandestins et les exploiter à fond sans aucun scrupule. Nous avons souligné qu'ils ont recours aux mêmes clichés pour réclamer impitoyablement les sommes qui leur sont dues. À cet égard, Aboul-Khaizaran représente un cas typique : il réussit à imposer son PDV aux trois voyageurs -bien qu'ils décèlent son mensonge- et à les obliger à conclure avec lui un accord au rabais, selon ses conditions. Pourtant l'analyse du PDV de ce personnage révèle qu'il souffre d'un complexe incurable: après avoir subi une opération de castration, il rumine sa rancune à l'égard de la société et de toute la patrie.

Notons aussi que les péripéties du voyage offrent un terrain fertile à l'analyse des PDV des personnages, surtout le rôle primordial joué par la citerne dans l'action. Décrite par Aboul-Khaizaran, comme étant un lieu sûr, presque un refuge, elle devient leur prison, leur enfer puis leur tombe. Contraints d'y avoir recours pour traverser les frontières, ils expriment un PDV unanime envers cette prison infernale à trois moments cruciaux de l'action : avant d'y pénétrer, et après y avoir été enfermés pour la première fois et avant d'y rentrer pour la deuxième et dernière fois. Ils ont tous éprouvé de l'angoisse avant d'y entrer, puis l'écrasement et la torpeur après leur sortie. C'est surtout la dernière étape qui était bien révélatrice de leurs PDV en général : après avoir passé par la rude épreuve de l'enferment dans la citerne la première fois, et avant d'y pénétrer une seconde fois, ils se livrent à une introspection révélatrice détaillée ; il en sera de même par la suite pour Aboul-Khaizaran impressionné par l'expérience pénible de ses voyageurs. Ils jettent un regard profond sur leur passé et analysent leur présent avec précision, quant au futur, la plupart d'entre eux ne détiennent pas les moyens de le prévoir.

La dernière partie du roman représente, elle aussi, un cas particulier dans l'étude du PDV. Elle acquiert toute son importance du fait qu'elle représente uniquement le PDV d'Aboul-Khaizaran...Ce passeur qui découvre son crime puis cherche à s'en disculper. Paniqué par

la découverte de la mort subite des trois voyageurs enfermés dans la citerne, il ne cherche plus à remonter aux causes de cet accident, mais essaie plutôt de fuir le lieu du crime puis de sauver sa peau en se débarrassant des cadavres. Mais, avant de les jeter dans la décharge municipale, Aboul-Khaizaran n'oublie guère d'exploiter impitoyablement l'état de ses victimes en les dévalisant ignoblement. Pourtant, il est harcelé par une question subite à laquelle il est incapable de répondre : après s'être débarrassé des cadavres, Aboul-Khaizaran, relativement plus calme, essaie de remonter aux causes de la mort des voyageurs, il se demande pourquoi ils n'ont pas essayé de sauver leur vie en appelant au secours. Cette question, restée sans réponse, constitue une énigme non résolue et laisse la porte ouverte à toutes les explications possibles.

### Notes

\*Une grande partie de l'œuvre littéraire de Ghassan Kanafani a été traduite en dix-sept langues et publiée dans plus de vingt pays différents. Pour de plus amples détails, veuillez consulter le site web suivant : <https://plateforme-palestine.org>

\*رجال في الشمس، رواية لغسان كنفاني، الطبعة الأولى ١٩٦٣، الناشر: مؤسسة الأبحاث العربية ش.م.م، بيروت، لبنان.

<sup>1</sup>Nous avons eu recours au caractère gras pour souligner les différents points de vue.

<sup>2</sup>La première sourate du Coran, que l'on récite habituellement pour marquer la solennité d'un événement.

<sup>3</sup>Station de pompage sur l'ancien oléoduc de Kirkouk. C'est là qu'est situé le poste frontière jordanien.

<sup>4</sup>Nous avons utilisé un soulignement simple et double en plus du gras souligné pour mettre en relief le fait qu'il y a plusieurs points de vue.

### Bibliographie

#### Corpus:

KANAFANI Ghassan, (1977): *Des hommes dans le soleil*, suivi de « *L'horloge et le désert* » et « *Oum Saad la matrice* » nouvelles présentées et traduites par Michel Seurat, Paris, Éditions Sindbad.

#### Ouvrages et articles consultés en langue française:

DUCROT, Oswald. (1984): *Le Dire et le Dit*. Paris, Les Éditions de Minuit.

PAPPE, Ilan. (2008): *Le nettoyage ethnique de la Palestine*. Paris, Librairie Arthème Fayard.

RABATEL, Alain. (1998): *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne (Switzerland) / Paris, Delachaux et Niestlé.

— (2004): *Argumenter en racontant (Re)lire et (ré)écrire les textes littéraires*, Bruxelles, Éditions De Boeck Université.

— (2005a): *La part de l'énonciateur dans la co-construction interactionnelle des points de vue. Marges linguistiques*, 9, pp.115-136.

— (2005b): *Le point de vue, une catégorie transversale. Le français aujourd'hui*, /4, n° 151, pp.57-68.

— (2009) : « Perspective et point de vue ». *Communications* 2 (n° 85), DOI 10.3917/commu.085.0023, pp. 23-35.

— (2011): *Des conflits de valeurs et de points de vue en discours. Semen*, 32, pp.55-72.

— (2012a) : *Les relations Locuteur/Énonciateur au prisme de la notion de voix*. *Arts et Savoirs* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 15 juillet 2012, URL : <http://journals.openedition.org/aes/510> ; DOI : 10.4000/aes.510

— (2012b): *Ironie et sur-énonciation. Vox Romanica*, 71 pp.42-76.

— (2012c): *Positions, positionnements et postures de l'énonciateur. TRANEL Travaux Neuchâtelois de Linguistique, Institut des sciences du langage et de la communication. (Neuchâtel, Suisse) 56*, pp.23-42. <halshs-00769273> .

— (2013) : *Humour et sous-énonciation (vs ironie et sur-énonciation). L'Information Grammaticale 137(1)*, pp. 36-42, DOI : 10.3406/igram2013.4252.

RADI, Mohamed. (2009): *Exil et dualité temporelle dans « Des hommes dans le soleil » de Ghassan Kanafani. IBLA, Revue de l'institut des belles lettres arabes, volume 72: 204*, pp.233-243.

المراجع باللغة العربية:

- د. أبو العزم، طلعت عبد العزيز. (٢٠١٧) "جدلية المكان والحدث في رواية (رجال في الشمس) للأديب غسان كنفاني"، عين للدراسات والبحوث الإنسانية والاجتماعية، القاهرة.
- د. أحمد الفرطوسي، عبد الهادي. (٢٠٠٩). تأويل النص الروائي في ضوء علم اجتماع النص الأدبي، بيت الحكمة (٩)، بغداد- العراق. - د. السلطان، محمد فؤاد. (٢٠٠٧). "قصة رجال في الشمس لغسان كنفاني، دراسة نقدية"، مجلة جامعة الأقصى، كلية الآداب والعلوم الإنسانية، المجلد الحادي عشر، العدد الثاني، ص. ١-٢٣.
- على، مازية حاج. (٢٠١٧). "الهوية وسرد الآخر في روايات غسان كنفاني"، رسالة دكتوراه، غير منشورة، كلية الآداب واللغات، جامعة محمد خيضر بسكرة، الجزائر.
-